

ÉDITORIAL

Quelque poème d'Apollinaire (*Poème lu au mariage d'André Salmon* à ma préférence), les civilisations grecque et romaine, le théorème de Pythagore (l'avez-vous assimilé ?), le tableau (redoutable mais fascinant) de Mendeleïev, le discours enfantin (et c'est là une qualité !) de Martin Luther King en ce jour du 28 août 1963, les abysses, la course à pied (attention : la marche à pied est un néologisme), les *Métamorphoses* d'Ovide (sont-elles les plus abouties ?), la robotique, les romances de Federico Garcia Lorca, l'époustouffant Fred Astaire (voyez-le danser), les distorsions fantasmagoriques de tel(le) guitariste (pensons à Lou Reed), l'écriture automatique (ou le frottage, c'est selon), la géométrie dans l'espace, Sonia Delaunay illustrant *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de Blaise Cendrars, toute équation mathématique, toutes (je dis bien toutes) les figures de style, les révolutions politiques, sociales et poétiques d'hier et d'aujourd'hui, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau (et les nôtres ?), les musiques électroniques, la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1793*, l'évolution des paysages, les enluminures, les théâtres racinien et élisabéthain (Molière est grand mais il n'est pas le seul), la démarche d'investigation, la matière (unique ?) et les matériaux (divers), les jacqueries, le bois, l'acier et le verre – tant de BEAUTÉS (il en est d'autres, bien sûr !), disparates, évidentes, confuses, sans lien apparent, qu'un collégien de Romainville ou d'ailleurs, en proie ou non à d'incurables désarrois, peut et doit faire siennes. Comment ? Je serais tenté de dire : à lui – et à lui seul – de provoquer sans relâche (à la façon d'un torero) ces rencontres. Qu'ensuite il tourne les talons, déçu ou pleinement satisfait, c'est son problème. Une chose est sûre : il a le choix – l'embarras du choix. Mais il est bon, parfois, d'être embarrassé. Qu'il prenne tout son temps et n'hésite pas, en dernier recours, à demander conseil. Nous, éducateurs, lui indiquerons le chemin le plus sûr.

● M. BOUGHAZI – professeur de français au collège Gustave COURBET



POINT DE BLÉ, PONT DE RIZ & CO

POINT DE BLÉ, PONT DE RIZ, JERSEY, AUTANT DE TERMES TECHNIQUES QUI DEVIENNENT D'UNE FACILITÉ DÉCONCERTANTE QUAND ILS SONT EXPLIQUÉS PAR VÉRONIQUE LA MAITRESSE DES LIEUX. LE MASQUE ROUGE, LE MERCREDI APRÈS-MIDI, N'EST PLUS UN RESTAURANT MAIS UN LIEU OÙ, ENTRE « COPINES », ON VIENT TRICOTER, CROCHETER, BRODER DEVANT UN THÉ OU UN BON CHOCOLAT CHAUD FUMANT.

Les ateliers de VÉRONIQUE, pourquoi ne pas les appeler ainsi, ont débuté il y a maintenant deux ans et demi ; une envie de partage du savoir, un moment de chaleur et de bonne humeur que les quatre amies (MICHELINE dite MIMI, JEANNETTE, GINETTE et LILI) ont plaisir à partager le mercredi après-midi. J'ai pu assister à ces échanges durant le temps passé à observer ces dames venues se retrouver, leur arrivée, leur installation (tricots, mètres, modèles) et le début de l'atelier avec l'arrivée de VÉRONIQUE qui terminait de servir ses derniers clients.

VÉRONIQUE tient son savoir faire de sa maman qui lui a enseigné le tricot, le crochet, le reste étant dû à sa patience et à sa passion des travaux manuels.

Le début de l'atelier commence par un petit tour de table sur la santé de certaines d'entre elles avec analyses à l'appui (en personnes attentives, toutes regardant avec attention les résultats comme si, en chacune d'elles,

sommeillaient un médecin). Ensuite, regard attentif sur l'avancée des travaux avec un encouragement pour chacune sur la beauté du travail qui est pour toutes de grande qualité, des conseils sur la pose de boutonnière ou tout simplement une crème pour les mains sèches.

Vous me direz atelier tricot, crochet, broderie, c'est un peu vieillot ; mais détrompez-vous, car en assistant aux réunions du mercredi, moi-même, j'ai eu envie d'y participer – d'autant plus que j'ai appris que VÉRONIQUE animait ponctuellement d'autres ateliers tels qu'un atelier chocolat, confiture... – et pourquoi ne pas prévoir celui sur le foie gras. Dans le cas où l'envie de vous perfectionner dans un autre domaine vous intéresse, téléphonez à VÉRONIQUE, elle sait tout faire, elle est très habile de ses doigts et à une grande envie de partager son savoir et sa dextérité. J'ai pu voir quelques unes de ses réalisations telles que des présentoirs à dragées, des capelines, un chemin de table en broderie magnifique (photo ci-dessous). Il ne faut pas craindre non plus d'être bloqué tous les mercredis après-midi car il n'y a aucune obligation ; vous venez selon votre emploi du temps et si vous avez des enfants, vous pouvez même les emmener avec vous. Vous êtes débutantes ? Ce n'est pas non plus un motif pour ne pas assister à ces réunions car VÉRONIQUE a un stock d'aiguilles à tricoter, de pelotes de laines pour les non initiées et, si vous n'êtes pas romainvilloises, cela n'a aucune importance non plus parce que parmi nos habituées du mercredi, nous retrouvons deux noisées.

Je mettrai un point final à cet article en vous encourageant à retrouver ce petit groupe de femmes qui ne demande qu'à élargir leur cercle, afin de tricoter, crocheter, broder, échanger leur savoir faire le mercredi après-midi. Alors, n'hésitez plus et tenter l'expérience du tricot ou d'un autre atelier en très bonne compagnie ● Valérie CHARRIER



Retrouvez Véronique au 01.48.46.43.95



RENCONTRE AVEC MARGUERITE ABOUE

ROMAINVILLE ET SES VOISINES, LES LILAS, BAGNOLET ET NOISY-LE-SEC, RECÈLENT NOMBRE DE TRÉSORS CACHÉS. LE SMACC L'A SANS DOUTE DÉJÀ DÉMONTRÉ AU FIL DE SES NUMÉROS, À TRAVERS LES PORTRAITS DE QUELQUES PERSONNALITÉS LOCALES : ARTISTES PEINTRES, ÉCRIVAINS, ARTISANS, COMMERÇANTS. POURSUIVONS AUJOURD'HUI CE PARCOURS CULTUREL EN NOUS INTÉRESSANT À UNE AUTEURE DU QUARTIER, CONNUE AUSSI BIEN EN FRANCE QU'EN CÔTE D'IVOIRE OÙ ELLE EST NÉE...

Marguerite ABOUET est écrivain. Née en 1971 à YOPOUGON, quartier populaire d'ABIDJAN, la capitale économique de la CÔTE D'IVOIRE, elle n'a découvert la FRANCE qu'à l'adolescence, alors qu'elle et son frère étaient hébergés par un oncle pour poursuivre leurs études. Après l'adolescence, passionnée par les livres, elle s'est tournée vers l'écriture spontanément : des écrits autobiographiques sur sa jeunesse ivoirienne, qui l'ont amenée à mettre sur le papier ses premières histoires.

La bande dessinée *Aya de Yopougon* (voir critique ci-contre), créée en partenariat avec le dessinateur Clément OUBREIERE, lui a ouvert les portes du succès, recevant le prix du Premier album au festival d'ANGOULÊME 2005. Six tomes ont été publiés depuis chez Gallimard, ainsi que deux nouveaux titres : *Akissi*, dessiné par Mathieu SAPIN, et *Bienvenue* (voir critique ci-contre), dessiné par SINGEON. Nous l'avons rencontrée, chez elle à NOISY-LE-SEC, pour qu'elle nous raconte son parcours et ses projets. Voici la première partie de l'interview, la suite dans le SMACC n°6...

Comment en êtes-vous venue à l'écriture ? → J'ai commencé à écrire parce que je n'avais plus de télé, j'ai écrit mes souvenirs d'enfant, l'écriture est une thérapie au départ, pas une passion. Et le succès est arrivé presque trop vite ! Quand on entre chez Gallimard et qu'on a un prix à Angoulême, on est invité partout d'un seul coup. C'est incroyable et parfois très stressant.

Il y a près de trente ans, le journal Libération a publié un livre sur des écrivains interrogés sur la question « Pourquoi écrivez-vous ? ». Qu'en est-il pour vous ? → J'écris pour partager. Je suis heureuse de le faire et je crois que si je le suis, les lecteurs le sentiront et le seront aussi. Je ne veux rien leur apprendre. Je n'aime pas les livres à visée moralisatrice. Dans mes albums, je propose aux gens de les emmener dans mon univers. Il faut aller vers les gens, s'intéresser aux autres, j'essaie de transmettre ça aux ados et aux enfants.

Aya de Yopougon n'est pas destiné à un lectorat particulier. C'est une BD pour toutes les couleurs et tous les âges. Lorsque les gens font la queue pour les dédicaces,

il y a beaucoup de mixité et aussi de nostalgie. Beaucoup de français sont nés en Afrique. Le plus beau compliment qu'un lecteur m'ait fait est venu d'une vieille dame qui m'a dit : « *On sent la poussière dans vos livres* ». Cette remarque m'a beaucoup touchée. Beaucoup de français ont vécu en Afrique et retrouvent grâce à Aya un peu de l'atmosphère du pays qu'ils ont connu.

Comment le projet de BD d'Aya de Yopougon a-t-il vu le jour ?

→ En fait le projet initial n'était pas l'histoire d'AYA, mais celle d'AKISSI, sa petite sœur : c'était mes propres bêtises de petite fille à YOPOUGON. J'avais déjà écrit quelques histoires. Et c'est ce que j'ai montré à Clément OUBREIERE, le dessinateur. AYA est sa première bande dessinée adulte, il faisait plutôt des albums jeunesse auparavant. Il a proposé de faire les dessins, en s'inspirant de mes descriptions. Il m'a demandé s'il pouvait envoyer mon travail aux éditions Gallimard et on a tout de suite eu la réponse : l'éditeur créait une nouvelle collection, dirigée par Joann

AYA DE YOPOUGON ET BIENVENUE, DEUX BD À LIRE ET À RELIRE !!

Aya de Yopougon, c'est une histoire en six albums, créée en partenariat avec le dessinateur et illustrateur Clément OUBREIERE et dont l'action se situe dans un quartier populaire d'ABIDJAN, dans les années 70.

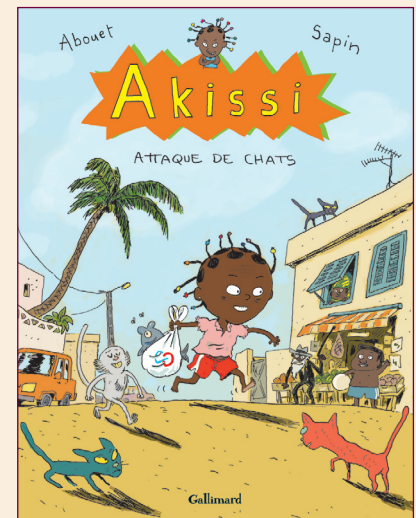
Personnage central de la série, AYA est une jeune fille sérieuse et intelligente, qui souhaite poursuivre des études de médecine. De très nombreuses figures gravitent autour d'elle : amis, famille, enseignants, commerçants... Dans une société encore très traditionaliste, les jeunes ivoiriens tentent de se démarquer et de saisir leur chance par les études, le travail, le mariage, l'exil, les combines... Toutes les astuces sont bonnes. Un travail scénaristique riche où la langue elle-même est un personnage à part entière, sublimé par l'utilisation systématique d'expressions locales typiques. Ce ton très juste, soutenu par des dessins réalistes, immerge le lecteur dans un YOPOUGON animé et chaleureux : on sent l'odeur du poisson sur les étals, les mobylettes qui pétaradent, la poussière dans la torpeur du maquis, les cris et les rires de tout un quartier. L'écriture de Marguerite ABOUET laisse transparaître son attachement à ses personnages. C'est la vie qu'elle a su capter, décrivant des situations variées, surprenantes, souvent amusantes, mais toujours crédibles. On s'indigne lorsqu'AYA se fait agresser par un professeur, on rit des déboires de MOUSSA, on s'inquiète du départ d'INNOCENT pour PARIS... Chaque personnalité pourrait faire l'objet de sa propre BD. Une richesse d'écriture assez rare pour être soulignée et qui a sans doute largement contribué au succès d'*Aya de Yopougon* auprès du lectorat francophone, ado et adulte, spécialiste et néophyte, français et ivoirien.

Alors que le dernier et sixième tome vient de paraître en novembre 2010, Marguerite ABOUET publie coup sur coup deux nouveaux titres aux éditions Gallimard : *Akissi*, une BD destinée aux enfants, dans laquelle l'héroïne n'est autre que la petite sœur d'AYA, et *Bienvenue*, une nouvelle série pour un public plus averti, adolescent et adulte. Autant dire que l'on avait hâte de découvrir ce nouvel univers, à première vue si différent du YOPOUGON coloré et bruyant d'AYA.

BIENVENUE est étudiante aux Beaux-Arts de PARIS. Sans argent, célibataire, cette presque adulte légèrement associiale au caractère bien trempé a du mal à joindre les deux bouts. Pour payer son loyer, elle ne peut guère compter sur sa cousine colocataire, LOLA, accaparée par sa vie sentimentale chaotique, et va de petits boulots en petits boulots, tantôt serveuse, tantôt baby-sitter. Mais BIENVENUE est surtout une jeune femme qui a du cœur. Attentionnée et attentive aux besoins de ceux qui l'entourent, amis, voisins et inconnus, elle est la clé de voûte d'un petit monde, élément stable et solide sur lequel chacun peut s'appuyer. Au point que BIENVENUE pourrait bien s'oublier un peu elle-même. Heureusement, la rencontre avec un bel et riche inconnu lui donne matière à réflexion...

SFAR, et le projet l'intéressait. CLÉMENT était ravi parce que SFAR est une référence dans le milieu artistique. On nous a demandé de grandir le personnage principal, mais je n'ai pas voulu le transformer, alors j'ai créé une autre histoire, celle d'AYA. Il a fallu déterminer son physique, nous avons fait de nombreux croquis. Je ne la voulais pas bimbo, mais jolie, simple, normale. On a mis du temps à trouver le personnage. Au départ elle avait une coupe afro, elle était bien plus typée ! On se sert de nombreuses photos pour les décors, qui sont réels. CLÉMENT est allé à YOPOUGON et il a fait des croquis sur place. Il s'est imprégné de l'ambiance de ce quartier incroyable. YOPOUGON a changé depuis mon enfance. On avait plus d'espace, les maisons étaient neuves. Les parents travaillaient, l'école était obligatoire et gratuite. Maintenant il y a un million d'habitants, les trois quarts sont des enfants, il y a plus de pauvreté, le quartier s'est dégradé. On triche donc un peu car les décors d'AYA sont faits à partir de photos d'aujourd'hui alors que l'action se situe dans le passé.

Marguerite ABOUET plante son décor dans la capitale française, au cœur des immeubles, sous les toits, dans les couloirs, halls, escaliers, ascenseurs, appartements : une visite en intérieurs. Mais certaines portes restent closes, chaque personnage conservant une part d'inconnu mystérieux, que l'héroïne effleure parfois sans jamais se l'approprier. Les nombreuses personnalités qui croisent son chemin sont autant de portraits d'une société multiple, dont elle serait la clé de voûte, s'intéressant à tous, bienveillante et rassurante, lorsqu'elle le peut, acerbe et distante si elle le doit, enfin hésitante et timide lorsqu'il ne s'agit plus des autres mais d'elle-même. Quel joli personnage vient de créer Marguerite ABOUET ! ● C.D.



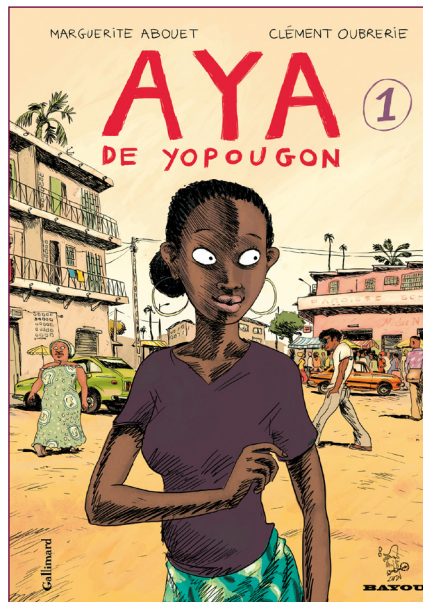
Mais l'atmosphère est toujours la même : les gens sont chaleureux, la solidarité existe encore, les jeunes filles cherchent à s'en sortir, aidées par leur mères pendant que les pères sont assez absents.

C'est vrai que dans votre BD les rôles de garçons ne sont pas faciles ! Les filles sont des battantes, elles veulent davantage s'en sortir. → Je pensais que les lecteurs africains n'allaient pas apprécier que je présente les hommes ainsi, les pères surtout, mais quand je les rencontre, ils me remercient ! Peut-être parce que ce que je décris est en partie vrai. Les hommes vont au travail, les mamans restent avec leurs enfants, elles s'occupent d'eux. Les maris n'ont pas le temps entre le bureau et les maîtresses ! Mais mes jeunes personnages masculins s'en sortent tous globalement : MAMADOU arrête de faire le gigolo, MOUSSA pique l'argent de son père pour les bonnes œuvres, Innocent fait sa vie à PARIS. Et pour être honnête, j'aime ces personnages, je leur trouve des prétextes même s'ils font des bêtises !

En écrivant AYA et AKISSI, deux BD dont l'action se situe à ABIDJAN, avez-vous modifié votre regard sur la CÔTE D'IVOIRE ?

→ En venant en FRANCE, j'ai pris du recul sur mon pays. C'est plus facile d'écrire avec légèreté et humour quand on est loin. Je suis vraiment nostalgique de la CÔTE D'IVOIRE que j'ai quittée. J'ai un peu de mal à me dire qu'elle a changé, je voudrais la garder intacte. J'aurais du mal à y retourner pour y vivre maintenant. Je suis une femme d'origine africaine, mais je suis aussi européenne, française. Cela apporte quelque chose au regard que je porte sur mon pays. Je peux parler de choses dont je n'aurais pas parlé autrement. L'homosexualité par exemple.

Comment s'est passée l'écriture du tome 6 d'AYA, sorti en novembre 2010 ? Est-ce plus difficile de trouver l'inspiration aujourd'hui ? → Pas du tout. Je sais que lorsque je n'arrive pas à écrire, c'est qu'il ne sert à rien d'insister, que cela viendra plus tard. Pour AYA, je prends du plaisir, j'espère que cela se sent. Je ne me force pas !



J'aime laisser le lecteur découvrir l'histoire, se l'approprier. Une fois la BD écrite, je ne m'en occupe plus, les personnages ne m'appartiennent pas. Et lorsque je dois écrire le tome suivant, je les retrouve là où je les ai laissés. Ce sont eux qui me guident. Ils prennent leur indépendance !

Pour écrire, j'ai un carnet où je fais un premier découpage de l'histoire, à l'aide de dessins. Je ne tape rien, je fais des croquis et c'est ce que je montre au dessinateur Clément OUBRERIE. Il refait son propre découpage, modifie légèrement les dialogues, « aère » le tout et c'est ce deuxième découpage qu'on montre à l'éditeur. Ensuite seulement sont faits les vrais dessins.

Et l'écriture du tome 7 ? → Le tome 6 est le dernier tome ! C'est aux lecteurs d'imaginer la suite. Je ne peux pas imaginer une fin. La vie continue !

Nous avons lu justement votre nouvelle BD créée avec SINGEON, « BIENVENUE ». Comme dans AYA, vous avez créé un personnage avec un caractère très fort. → Oui, le personnage de BIENVENUE me ressemble un peu plus que celui d'AYA. Elle vit à PARIS, mais un peu dans mon PARIS à moi, celui où j'ai vécu étudiante, celui où vivent ensemble des pauvres, des riches, des noirs, des blancs. C'est l'une des seules villes où l'on peut croiser autant de diversité. Ce n'est pas le cas des autres villes d'EUROPE. C'est ce PARIS-là que j'aime. Et puis j'ai été jeune aussi, j'ai eu mes propres galères. Je crois que c'est le quotidien de beaucoup d'étudiants. BIENVENUE est un clin d'œil à ces jeunes... (la suite dans le prochain SMACC) ● Claire DESFOUGÈRES

FEUILLETON

LA TRISTE VIE D'ABOU (1^{ER} ÉPISODE)

Un jour, on annonça à Abou que ses parents, sa femme et le cadet de ses enfants avaient péri dans un accident de voiture au MALI. Tous étaient partis en vacances au pays et c'est là qu'ils avaient trouvé la mort... Le seul rescapé était LÉON, son fils aîné.

Afin de retrouver ses esprits, Abou alla faire une longue promenade. Il voulait oublier mais n'y arrivait pas. Il était très malheureux et pleurait beaucoup, tout le temps – au point d'en devenir malade et d'être interné dans un asile psychiatrique. Dans cette chambre qui n'était pas la sienne, la solitude était devenue un fardeau trop lourd à porter... C'est pourquoi il avait décidé d'en finir. Il fit donc une tentative de suicide – dans le seul but, pensait-il, de retrouver ses parents, sa femme et son fils dans l'au-delà. Mais, heureusement, sa tentative échoua.

Abou se tourna vers Dieu. Ses questions étaient nombreuses – ses prières, intenses et soutenues. Enfin, une voix lui rappela qu'il lui restait LÉON, ce fils resté au pays : Abou n'était donc pas seul. D'ailleurs, il prit conscience qu'il ne l'avait jamais été. Depuis ce jour, Abou, qui avait repris des forces, changea du tout au tout. Et au bout de quelques semaines, il put, pour son plus grand bonheur, sortir de cette « prison ». Il prit aussitôt un billet pour le MALI.

Quand il revit son fils, Abou, ému jusqu'aux larmes, ne put s'empêcher de le prendre dans ses bras. Il avait tant de choses à lui dire... Désormais, il savait que la vie valait le coup d'être vécue. Il pouvait enfin, après tant de souffrances, faire son deuil.

Assurément, Abou se sentait beaucoup mieux. Lui et LÉON, de nouveau réunis, repartirent en FRANCE... (À suivre)

● Hicham DENDEN & Christopher MARC (5^{ème} G)



BIBLIOGRAPHIE & WEBGRAPHIE

- Marguerite ABOUET, Clément OUBRERIE, *Aya de Yopougon* (6 tomes), Gallimard (coll. Bayou), 2005-2010.
- Marguerite ABOUET, Mathieu SAPIN, *Akissi* (un tome paru), Gallimard, 2010.
- Marguerite ABOUET, SINGEON, *Bienvenue* (un tome paru), Gallimard (coll. Bayou), 2010.
- Le site de l'association créée par Marguerite ABOUET, *Des livres pour tous* : www.deslivrespourtous.org

UNE RUE DE ROMAINVILLE

Dans quelle rue habitez-vous ?
C'est une question souvent posée,
mais rarement nous connaissons
l'histoire de celle-ci.

CITÉ YOURI GAGARINE

Iouri Alexeïevitch GAGARINE est le premier homme à être allé dans l'espace. Né en 1934 dans une famille d'ouvriers de KLOUCHINO, il devient apprenti fondeur après ses études secondaires. Puis, il apprend le pilotage des avions à l'aéro-club de SARATOV.

En juin 1955, il obtient son diplôme de technicien fondeur mais il se tourne vers l'aviation et est affecté à l'école d'aviation militaire d'ORENBORG.

En 1959, l'Union soviétique décide de recruter des cosmonautes. Après avoir reçu un enseignement théorique et un entraînement physique, Iouri GAGARINE est retenu avec cinq autres cosmonautes. À la fin de juin 1960, les six hommes sont affectés à la Cité des étoiles.

L'entraînement est alors plus spécifique : passage en chambre barométrique et essai en centrifugeuse, notamment.

Le 3 avril 1961, le gouvernement soviétique prend la décision de procéder à un vol humain. Iouri GAGARINE est désigné par la commission d'État. À 27 ans, il deviendra le premier homme à effectuer un vol dans l'espace. Le 12 avril 1961, « à 9h07, GAGARINE décolle du pas de tir n°1 de BAÏKONOUR à bord de VOSTOK-1. À 9h21, le vaisseau est sur une orbite elliptique de 181 kilomètres de périégée et de 327 kilomètres d'apogée. À 10h25, après une révolution autour de la TERRE, le moteur de freinage est mis à feu. À 10h35, le module de rentrée de VOSTOK-1 se sépare du compartiment des équipements... À l'altitude de 7000 mètres, GAGARINE est, comme prévu, éjecté du module ; l'un et l'autre descendent alors en parachute. » À 10h55, GAGARINE se pose dans un champ de la région de SARATOV.

Le vol a duré 108 minutes. Cet exploit a un retentissement mondial. Dans les mois qui suivent, GAGARINE va être reçu dans de nombreux pays où on lui attribuera de multiples distinctions.

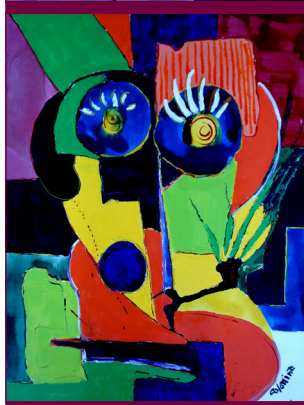
Iouri GAGARINE n'a plus été choisi pour effectuer de nouveaux vols. Le 27 mars 1968, GAGARINE, aux commandes d'un avion Mig-15, ne rentre pas de sa mission d'entraînement. Après plusieurs heures de recherche, l'épave de l'avion est repérée dans une forêt non loin de MOSCOU.

Ses cendres seront déposées dans le mur du KREMLIN.

Alain DÉCHAMPS d'après le site l'Encyclopédie Universalis

LA VIE D'ARTISTES ROMAINVILLOIS

Au détour des cités et des zones pavillonnaires de ROMAINVILLE, se trouvent des artistes au style tous différents et personnels. Les uns sculptent tandis que d'autres peignent ou photographient. Mais chacun d'entre eux s'inspire, sans doute, de sa propre histoire. Au travers de leurs œuvres, ils nous font partager, en quelque sorte, une partie de leur intimité.



* On peut dire que Jorge un séquanodionisien, c'est-à-dire un habitant de la Seine Saint Denis. Plus d'info : www.jorge-colomina.fr



Jorge COLOMINA,
un peintre avec lequel on ressent la force des couleurs, le soleil, la taumachie et le flamenco.

Jorge COLOMINA (prononcer : Rolré) est Espagnol. Il arrive en FRANCE à l'âge de 10 ans pour habiter avec ses parents à PANTIN. Il suit sa scolarité dans cette même ville et au PRÉ SAINT GERVAIS. C'est d'ailleurs au cours de son parcours scolaire qu'il rencontrera celle qui partage sa vie aujourd'hui encore, Joëlle, sa « muse ». Dans les années 80, Jorge et Joëlle partent habiter ANTIBES. Ainsi, places antiques, ruelles moyenâgeuses, maisons typiques provençales ou bien pinède des années 30 forment un prestigieux décor pour un artiste.

En 1994, Jorge, désireux de développer son œuvre décide de se rapprocher de Paris, Capitale des arts. Avec sa femme, il emménage alors à Courtry. Ils y restent jusqu'en 2009, puis décident de se rapprocher encore un peu plus de Paris et atterrissent à... ROMAINVILLE ! Quelle chance pour nous !

Au cours de notre entretien, Jorge met une cassette vidéo du Festival International de Percussions de LONGUEUIL au QUÉBEC et, là, sous mes yeux, je prends conscience de l'ampleur de l'œuvre de Jorge COLOMINA. Mis à l'honneur par les organisateurs du festival et sélectionné pour représenter l'ESPAGNE, il réalise une toile sur le thème de ce pays, perché à 4 mètres de hauteur. Avec ses pinceaux, accompagné du rythme des percussions, il joue avec sa toile, la fait danser, la colore, la fait vivre. Petit à petit, apparaissent les couleurs de l'ESPAGNE, ses symboles : la taumachie, le flamenco, le soleil ! Tout y est ! Ce qui me surprend à la fin du reportage lorsque qu'un journaliste l'interviewe, c'est l'air ravi, comblé et épanoui qui se dégage de son visage.

Il est vrai que Jorge COLOMINA s'exprime mieux sur de grandes toiles. Elles regorgent de lumière, de couleurs vives et chaudes, elles s'entremêlent si naturellement ; et l'on découvre au détour de l'une d'elles, un corps généreux de femme, rond. Jorge COLOMINA aime peindre la femme. Mais c'est aussi un artiste proche de l'histoire. Ainsi, durant une longue période, il réalisera une série de seize tableaux sur l'inquisition espagnole. En 2001, il exposera d'ailleurs sa collection en avant première à la MAISON FRANCE ISRAËL PARIS puis celle-ci sera exposée deux mois au Musée BONASTRUC ÇA PORTA DE GERONA (ESPAGNE). Il sera également à l'origine de la création de l'affiche du Festival de l'Année de l'Espagne à MONTVILLIERS (Seine-Maritime) qui mettra son célèbre tableau « la Gitane » pour représenter cet événement.

En 2005, Jorge COLOMINA est invité à VENISE dans un palais Ducal pendant le carnaval. À son retour de voyage, chargé de l'empreinte artistique carnavalesque, il réalise 18 toiles qu'il va nommer « Venise Libertine ». Puis, c'est vers la CHINE que Jorge COLOMINA regarde, toujours plus loin. Il y expose à SHANGHAI et à CANTON en 2006. En mars, Joëlle et Jorge fêteront les 35 ans de carrière artistique de ce dernier et je l'espère le début de 35 autres années toujours plus flamboyantes et vivantes. Jorge a une véritable passion pour son pays d'origine tout en étant parfaitement à l'aise dans notre petite ville. Et, s'il y a bien un rayon de soleil puissant à ROMAINVILLE, il est certainement du côté de la RUE SAINT-GERMAIN.

Comme le dit si joliment Joëlle : « chaque fois que Jorge réalise un tableau, j'ai la chair de poule ».

Maintenant, je comprends pourquoi ● Anne-Laure DAHER

TITRES DES ŒUVRES CI-CONTRE (DE HAUT EN BAS)
SOUS LES PROJECTEURS (81x80cm) ; CLOWN III (81x60cm) ;
VARIANTE JO BI (116x81cm) ; VISAGE MULTICOLEUR II (81x65cm)

« On ne va pas dans une médiathèque parce qu'on est lecteur ; on devient tous les jours lecteur parce qu'on a besoin de rencontrer ce que les humains d'hier et d'aujourd'hui ont produit avec différents langages pour mieux comprendre le monde en le transformant et pour y ajouter le fruit de son propre travail. » Jean FOUCAMBERT